

LERMAsteriales 2018
7ème édition

Révolution(s)

Credits photo : wagingnonviolence.org / conception affiche : Louise Bigache



Journée d'études des étudiants-chercheurs du Master
Aire Culturelle du Monde Anglophone

Vendredi 6 Avril 2018

8h30 - 17h45

Pôle Multimédia

Salle 3.09

LERMAsteriales 2018 – Livret résumé des communications

(Classement par ordre alphabétique des noms de famille des étudiants-chercheurs)

Audoubert Tristan

La retraduction comme contestation du texte établi

Considérer la question de la révolution, c'est considérer qu'il existe, en littérature comme en histoire, des figures de pouvoir en place et d'autorité que contestent et parfois renversent des mouvements d'opposition. Si les révolutions sociales et sociétales impliquent souvent l'intervention, plus ou moins violente, de groupes contestataires afin d'abolir l'ordre établi et en créer un nouveau, les révolutions littéraires visent davantage à renouveler les codes établis. La question se fait cependant plus difficile lorsqu'il s'agit de traductologie : comment justifier qu'une démarche de traduction ou de retraduction dans le cas présent, puisse indiquer une intention révolutionnaire ?

C'est dans l'optique de résoudre cette problématique que je tenterai de démontrer, en étudiant les liens entre le poème d'Edgar Poe *The Raven* et ses nombreuses traductions en français, que la traduction de Charles Baudelaire a su s'établir, depuis maintenant plus d'un siècle, comme un texte de référence, tant sur le plan littéraire que sociolinguistique, et que la plupart des retraductions qui la suivent naissent d'un désir de contester la figure d'autorité qu'elle représente encore aujourd'hui. Dans un premier temps, je démontrerai que l'association entre la figure de Baudelaire et le nom de Poe est si prégnante que le lectorat, comme la critique et les auteurs ne semblent pas parvenir à s'en départir, puis j'analyserai les changements stylistiques que tentent d'apporter ses successeurs depuis le XIX^{ème} siècle. Enfin, je tenterai d'apporter une nuance à l'aspect révolutionnaire de cette démarche.

The Raven a connu plus d'une dizaine de traductions éditées, et là où la démarche de retraduction se base, dans la plupart des cas, sur un désir de correction d'une traduction antérieure, que le traducteur ou l'éditeur aura jugée inexacte ou de mauvaise qualité, il n'en est rien ici. Au contraire : c'est Charles Baudelaire qui, le premier, a entrepris de faire de Poe l'auteur de renommée que l'on connaît aujourd'hui. Et c'est bien souvent au nom du premier que l'on associe celui du second, en France tout du moins, alors que dans bien des cas le nom du traducteur ne s'exporte pas hors de la page de garde ou de la couverture. Une lecture des préfaces et postfaces de traducteurs et d'éditeurs vient corroborer cette assertion : Bruno Gaurier évoque les « Histoires Extraordinaires dont Charles

Baudelaire fut l'éminent traducteur, éminent à ce point qu'il est toujours quasiment seul à faire référence dans la plupart des publications portées à la disposition du public ».¹

En étudiant diachroniquement les retraductions de *The Raven*, il est possible de mettre en exergue les changements stylistiques qu'apportent les différents traducteurs. Là où les trois premières traductions non-anonymes (Charles Baudelaire, William Little Hughes et Stéphane Mallarmé) font le choix de la prose, les traductions postérieures semblent vouloir à tout prix restaurer la versification pour traduire les octomètres trochaïques de Poe. De cette observation il est possible de déduire que retraduire *The Raven*, c'est avant tout un combat pour restituer ce que la traduction de Baudelaire a enlevé au poème de Poe. C'est de l'aspect sociolinguistique de la problématique que nous approchons ici, puisqu'il faut partir du postulat que c'est bien à travers Baudelaire, et donc à travers *Le Corbeau* en prose que le lectorat français est si familier avec *The Raven*. C'est donc que par un choix stylistique, Baudelaire a su réinventer à son gré la figure de Poe pour la présenter au lectorat français. En ce sens, par le choix des vers et du rythme, les traductions postérieures semblent vouloir détruire cette perception française des écrits de Poe altérée par les traductions de Baudelaire et opérer un retour aux sources en imitant autant que possible le rythme et le style originels de Poe.

Cette démarche de contestation, de révolution semble cependant infructueuse à ce jour, aucune traduction n'ayant encore supplanté celle de Baudelaire en termes d'influence et de popularité. Seule celle de Mallarmé semble s'en approcher suffisamment, sans toutefois l'égaliser tout à fait, pour laisser penser qu'il serait possible d'atteindre réellement ce but. Pourtant elle ne semble pas vouloir passer de mode, et voilà que depuis plus d'un siècle les retraductions de *The Raven* affluent, nous laissant à penser que nous assistons à une révolution encore en cours et à l'objectif à jamais compromis.

Barsacq Caroline

Le mythe « Bushman » : entre révolution identitaire et déconstruction des représentations d'un peuple dit sans histoire

Le sens commun veut qu'une révolution soit un fait ponctuel, un épisode soudain, un renversement brusque. En revanche, si l'on regarde l'étymologie du mot, nous pouvons porter un autre regard sur ces certitudes. Etymologiquement parlant, la révolution ne naît pas de rien : elle émane d'un retour sur soi, de la réitération d'idéaux perdus, auxquels on se réfère pour mieux les

¹ Bruno Gaurier, *Le Corbeau & un Autre Poème d'Edgar Poe*, postface, Alidades et Bruno Gaurier, 2011.

dépasser. On peut aussi considérer que ce qui caractérise une révolution, c'est sa capacité à transformer profondément un mode de pensée et des constructions collectives.

C'est à travers ces trois facettes que la complexité de la situation actuelle des peuples San du sud de l'Afrique, aussi appelés « Bushmen », qui luttent contre les persécutions tribales dont ils sont victimes, peut alors se traduire.

Au cœur de révolutions qui n'étaient pas les leurs mais celles du monde scientifique et du spectacle, les « Bushmen » se sont pourtant douloureusement chargés au fil du temps d'écrire leur histoire par le biais de résistance et survivance. Ces soulèvements parfois violents ne se sont pas opérés de manière ponctuelle : ils sont le fruit d'un long processus d'insurrection contre l'ordre établi qui peine toujours à obtenir gain de cause.

A travers l'étude d'articles et des documents iconographiques de différentes époques, cette communication tentera d'établir si les différentes actions opérées par les San dans le but de déconstruire les diverses représentations de leur peuple peuvent être qualifiées de révolution. Nous verrons par quels procédés les San tentent de récupérer une emprise sur leur histoire.

Depuis la colonisation, les San doivent en partie leur marginalisation économique, sociale et culturelle à leur représentation dans l'imaginaire collectif. Le « Bushman » fut en effet considéré comme un lien entre l'homme et l'animal, un reliquat de l'âge de pierre, un sauvage aux pratiques étranges. Il a vu son histoire figée, cristallisée dans le temps où il ne serait rien d'autre que le symbole stéréotypé de la domination des pays colonisateurs blancs sur les « races » inférieures noires.

Avec l'aide d'ONG telles qu'*International Survival*, les San cherchent à construire la perspective d'un avenir meilleur, loin du portrait avilissant qu'on a fait d'eux. Ils tentent aujourd'hui plus que jamais d'obtenir le droit légitime de contrôle sur leur culture, notamment par la réhabilitation de leur territoire. Ainsi, ils entendent réaffirmer leur autorité identitaire et faire voler en éclat l'idée selon laquelle ils ne sont qu'un peuple faible et primitif comme le souligne un article de Science Magazine : « Now, after more than a century of being scrutinized by science, the San are demanding something back ».²

Toutefois, le combat des San ne concerne pas idéologiquement qu'eux. En effet, ce sentiment de révolte a eu un écho dans des pays européens dont la France, où l'on lutte encore pour lever les tabous

² Linda Nordling, "San People of Africa Draft Code of Ethics for Researchers," *Science*, mars 2017. <https://doi.org/10.1126/science.aal0933>.

sur les pratiques coloniales, dévoiler les injustices passées et dédommager autant que possible les préjudices immatériels.

C'est dans cette démarche que L'exposition « Exhibitions : l'invention du sauvage », organisée par la fondation Lilian Thuram en 2011, appelle à décoloniser les regards en appréhendant différemment le concept du sauvage.³

Berton Guillaume

L'élection de Jimmy Carter : un moment de rupture dans le paysage politique américain ?

La révolution à l'échelle des Etats-Unis se décline sous plusieurs formes. D'abord politique, comme un acte fondateur de la nation ; elle est un acte de résistance envers l'opresseur qui prend tout son sens dans cette recherche de rupture. Puis industrielle ; la révolution comme point de départ d'une nouvelle ère, plaçant les Etats-Unis au centre du monde comme jamais auparavant. Mais aussi sociale et culturelle, lorsque la lutte pour les droits civiques se retrouve épaulée par un mouvement de contre-culture porté par une jeunesse qui perçoit la révolution comme un rejet, une conséquence des tensions générationnelles.

Qu'elles soient réussies, ratées (ou même avortées), qu'elles bouleversent complètement l'ordre établi ou qu'elles soient sans conséquences, les révolutions contribuent à l'élaboration de l'identité et de l'imaginaire d'une société.

L'élection présidentielle américaine de 1976, par exemple, intervient à un moment charnière pour les Etats-Unis, un moment propice au changement radical, où l'incertitude règne et où la confiance de l'opinion publique envers ses représentants à Washington semble au plus bas. Le scandale du Watergate et le désengagement des troupes américaines à la suite du fiasco de la guerre du Viet Nam sont dans tous les esprits. L'homme qui occupe alors le Bureau ovale n'est autre que Gerald Ford, qui a succédé à Nixon suite à la démission de ce dernier. Ce qui veut dire qu'en 1976, les Etats-Unis sont menés par un homme qui n'a pas été élu par le peuple.

1976 est également l'année du bicentenaire, et donc l'année de la célébration des idéaux et des valeurs de l'exceptionnalisme américain. La campagne électorale de 1976 apporte avec elle la possibilité d'un

³ « Exhibitions. L'invention du sauvage, » Groupe de recherche ACHAC : Colonisation, immigration, post-colonialisme, consulté le 08 mars 2017. <http://achac.com/zoos-humains/exhibition-linvention-du-sauvage-2/>.

vent de changement ; avec un espoir que le candidat qui prendra possession de la Maison-Blanche soit en mesure de remettre les Etats-Unis sur les bons rails.

C'est dans cette optique et avec un optimisme débordant que Jimmy Carter se lance alors dans sa campagne, en promettant de redorer le blason des Etats-Unis aux yeux des puissances étrangères et de réhabiliter l'image du président aux yeux de ses citoyens. Poussé par cette volonté de rupture avec l'image et les pratiques des derniers présidents en date, Jimmy Carter joue la carte de l'*outsider*, loin des scandales et des décisions désastreuses perpétrés à Washington depuis quelques années.

Son programme est extrêmement ambitieux : sont prévues entre autres les négociations sur la limitation des armements stratégiques, la normalisation des relations avec la Chine et surtout la promotion des droits de l'Homme à l'échelle globale.

Mais ce programme représente-il une rupture avec la politique de ses prédécesseurs ou bien simplement un prolongement des principes de ces derniers ?

Cette communication propose de revenir sur l'héritage mitigé laissé par la présidence de Jimmy Carter, un héritage aujourd'hui encore sujet à de vifs débats parmi les spécialistes. Il sera question de la promesse d'un nouveau départ, qui accompagnait la campagne présidentielle de 1976 et les premiers mois de l'administration Carter. Nous aborderons les difficultés rencontrées par Carter pour tenir le cap qu'il s'était fixé en matière de politique étrangère. Enfin, nous nous demanderons si le mandat de Jimmy Carter, seul président issu du Parti Démocrate entre 1968 et 1992, doit être considéré comme un véritable instant de rupture dans le paysage politique américain ou bien comme un rendez-vous manqué avec l'histoire, ouvrant paradoxalement la voie à une révolution conservatrice dont Reagan sera l'une des figures de proue.

Bigache Louise

De révolutions esthétiques à révolution sociale : le cas de la Renaissance de Harlem

Une tradition romantique d'analyse littéraire a longtemps, dans une tentative de considérer l'Art comme un objet autonome et transcendantal, négligé les contextes sociaux et politiques dans lesquels se développent différentes écoles et courants littéraires. Cependant, considérer la littérature dans une abstraction contextuelle revient à ignorer les réseaux d'influences complexes qui existent entre société, politique et sphère littéraire.

Certains mouvements littéraires semblent ainsi intrinsèquement liés aux facteurs économiques et sociaux dans lesquels ils se développent. La Renaissance de Harlem, mouvement littéraire afro-américain du début du XX^{ème} siècle, illustre parfaitement ces connexions : né au sein d'une culture raciste, gangrenée par des siècles de représentations racistes de la population afro-américaine, la Renaissance de Harlem représente le bourgeonnement de décennies de luttes sociales encore balbutiantes.

L'autre nom parfois donné au mouvement, la « New Negro Renaissance », en établit presque le programme : il s'agit pour une communauté ostracisée de naître à nouveau, de se redéfinir, de révolutionner une société raciste par le biais de la littérature. Il est intéressant de constater qu'au sein même de cette Renaissance, la critique discerne communément deux mouvements qui, tournés vers cette même lutte, s'opposent sur les modalités de leur combat. Le but de cette intervention sera ainsi de se pencher sur la question de la représentation de la communauté afro-américaine en littérature dans la Harlem Renaissance comme outil de révolution sociale et de comprendre dans quelle mesure la poursuite d'une révolution sociale s'est déclinée en révolutions esthétiques aux modalités antagonistes.

Les prémices du mouvement trouvent ainsi leurs sources dans les pages de *The Crisis*, le journal engagé de la N.A.A.C.P. dirigé par W.E.B. Du Bois. Toute littérature publiée dans un tel contexte éditorial semble nécessairement relever d'une stratégie politique, une instrumentalisation que Du Bois ne cache pas, vantant les mérites d'une littérature propagande dans un but d'élévation sociale. Nouvelles et poèmes viennent ainsi tenter de reformer l'imaginaire populaire, remplaçant des figures difformes de clowns noirs paresseux par des personnages bourgeois, riches et éduqués. Les différents artistes qui seront publiés dans les pages du journal prennent ainsi les armes pour se ressaisir de leur représentation dans un espace discursif dont ils avaient été chassés.

Cette question de la représentation devient cependant profondément problématique. Tandis que la Renaissance de Harlem se développe, que de jeunes auteurs trouvent leurs marques au sein de ce foisonnement artistique, la « révolution » culturelle envisagée par Du Bois et l'intelligentsia afro-américaine semble limitée dans sa portée. Les modalités de ce premier mouvement sont alors remises en question par cette seconde génération : peut-on prétendre à la révolution tout en acceptant les codes sociaux et esthétiques de l'opresseur dont on cherche à s'émanciper ? Les représentations « positives » telles qu'envisagées par la vieille école ne constitueraient-elles pas de simples copies de productions et de valeurs blanches ?

C'est ce débat essentiel que nous tâcherons de comprendre et de resituer dans un contexte plus large : nous étudierons et comparerons le point de vue de différents auteurs afin de mettre en avant la

pluralité d'une révolution qui aura engendré, malgré des critiques ultérieures, des mutations esthétiques et sociales durables.

Bouscasse Manon

Queenpin et Die a Little, par Megan Abbott : révolutionner la femme-fatale, revitaliser les codes du polar

Mon travail portera sur deux ouvrages de Megan Abbott, *Queenpin* et *Die a Little*. Ces deux romans illustrent une révolution de codes littéraires. En effet, Abbott joue avec les codes établis du polar « hard-boiled » des années 1940 et les détourne.

Ma problématique portera sur les personnages de femme-fatale dans le roman noir d'Abbott, ainsi que sur l'exploitation des codes et clichés faite par l'auteure pour révolutionner ce personnage classique. Les femmes-fatales d'Abbott font éclater les barrières imposées du roman noir et l'auteure en travaille les profondeurs psychologiques et comportementales pour en faire des personnages plus réels, plus exacts, plus humains. Je cherche à poser la question de la révolution des codes établis dans la littérature, et leur rapport à leur époque. Abbott s'approprie le roman noir pour en réécrire les personnages féminins typiques de la littérature des années 1930 à 1940 selon des codes de genre plus moderne et féministe. En effet l'un des sujets d'études d'Abbott est la représentation du personnage mâle blanc comme figure impériale dans le roman « hard-boiled » des années 1940, les œuvres choisies de mon corpus s'érigent comme réponse à cet impérialisme littéraire. La femme-fatale chez Abbott se révèle, n'est plus seulement une victime mais un agent du crime ; elle vit, parle et agit avec complexité et passion. La révolution littéraire d'Abbott donne vie à ce personnage féminin si longtemps délaissé à des clichés inanimés.

La femme-fatale sera au centre de ma recherche, et je cherche ici, plus précisément, à démontrer la révolution qui s'opère dans la lecture des œuvres d'Abbott, où les signaux qui poussent vers une lecture classique d'un « retro-noir » (de par leurs couvertures par exemple), se révèlent en fait trompeurs car le lecteur assiste à une révolution des dynamiques de pouvoirs binaires, homme/femme, détective/femme-fatale. J'envisage la révolution en termes de changement, de bouleversement des codes. À mon sens, les œuvres de Megan Abbott s'inscrivent dans une volonté de révolutionner les représentations féminines dans la littérature.

Par son revivalisme du roman noir, Megan Abbott exerce à la fois un revivalisme du personnage de la femme-fatale et une revitalisation de codes de genre datés. De fait la révolution dans mon corpus s'organise de façon détournée, Abbott présente de la nouveauté en la déguisant derrière du classique, le costume du polar rend sa rénovation plus acceptable au lecteur.

Ma présentation s'organisera autour de la problématique suivante : comment l'œuvre de Megan Abbott révolutionne-t-elle la représentation de la femme-fatale et quels procédés sont mis en œuvre dans l'organisation de cette révolution des codes littéraires du polar ? Une partie sera dédiée à exposer le personnage de la femme-fatale dans le hardboiled typique, une seconde partie démontrera les procédés mis en œuvre dans l'écriture de ses femmes-fatales et leurs effets, une dernière partie ouvrira la discussion sur la représentation et la réécriture de personnages féminins dans la littérature de fiction.

La conclusion plus poussée de mon travail, je l'espère, démontrera la nécessité de retravailler les clichés littéraires, féminins en l'occurrence, pour améliorer la qualité de la littérature et en agrandir sa portée. Mon titre se présenterait de cette manière : « *Queenpin* et *Die a Little*, par Megan Abbott : révolutionner la femme-fatale, revitaliser les codes du polar ».

Danso Daouda

Nomination de Thurgood Marshall à la cour suprême : une révolution ?

Toute révolution est intrinsèquement liée aux faits et événements d'une histoire, d'une société, d'une époque. On associe souvent la révolution à un ensemble de troubles, violents ou non, pouvant conduire à un changement ou une transformation radicale par rapport à un événement passé, immédiat ou lointain, se produisant simultanément ou non, dans un contexte culturel, économique, social, religieux, ou autre.

La révolution, concept pouvant être utilisé dans presque toutes les occurrences, constitue un terme plurivoque. Depuis les Révolutions américaine (1776), puis française (1789), la difficulté historiographique de définir le terme « révolution » dans un contexte univoque, fait que la définition du mot est presque systématiquement assimilée à des concepts tels que « révolte », « trouble », ou encore « violence ». Or, bien que parfois indissociable de ces connotations, la révolution, c'est aussi le rapport qu'un Etat entretient avec son peuple ; en d'autres termes, on ne peut vraiment parler de révolution sans que l'Etat ne figure au centre du débat. Ce rapport peut être conflictuel, mais

également source de réforme, pouvant éventuellement apporter une solution à tous les maux de la société : inégalité, corruption, discrimination, etc.

Ainsi donc, cette dernière définition du mot « révolution » peut nous servir de point d'appui pour évoquer les normes discriminatoires de la société américaine au cours du XX^{ème} siècle. L'Etat américain, qui depuis des siècles a pris part à la constitution d'une société normée par la ségrégation raciale, est nécessairement le principal responsable de la transformation et de la réforme de cette même société.

Ainsi, le XX^{ème} siècle constitue un des tournants majeurs dans l'engagement des politiques américains pour une société égalitaire, notamment entre Noirs et Blancs. La nomination en 1967 de Thurgood Marshall en tant que juge à la cour suprême, est l'un des exemples les plus spectaculaires de cet engagement politique. Cette nomination avait à l'époque quelque peu renversé les normes de la société américaine dans la mesure où elle était conçue comme un modèle de succès dans l'application des vœux de la Constitution qui prône l'égalité absolue entre les citoyens, quelle que soit leur couleur, croyance, ou origine.

Pour déterminer la dimension révolutionnaire de cette nomination, il conviendra ainsi de se poser les questions suivantes : tout d'abord, que représente la nomination d'un homme noir à la cour suprême d'un pays encore en pleine crise raciale ? Ensuite quelles sont ses implications politiques ; en d'autres termes, qu'est-ce que la société et les politiques attendent d'une telle nomination ?

Pour répondre à ces questions, il apparaît logique de rappeler ces deux ouvrages : *Thurgood Marshall : American Revolutionary*, de Juan Williams et *The Making of Constitutional Law : Thurgood Marshall and the Supreme Court*, de Mark Tushnet, tous deux bibliographes de Marshall et historiens des droits civiques. Ces deux ouvrages répondent aux énigmes de cette nomination, son impact sur la société et ce qui peut en faire une révolution.

Cette communication se proposera ainsi dans un premier temps de démontrer que la nomination de Marshall peut être considérée comme un gage de la volonté du gouvernement d'intégrer les différentes minorités ; ensuite, notre but sera de prouver en quoi la nomination était conçue comme une révolution de la société, de la politique ou des idées ; enfin, nous examinerons cette nomination en tant que révolution de la Cour Suprême.

Les récits neurologiques : une (r)évolution littéraire ?

Une révolution implique avant tout un changement, une transformation. Cette transformation peut se traduire par une innovation, une réorganisation, ou à plus long terme à une évolution. La révolution scientifique à laquelle je m'intéresse dans cette communication, celle des neurosciences, s'accompagne d'un renouvellement (celui de notre conception de la pensée et de la conscience), d'une réorganisation des champs disciplinaires et de changements culturels.

À partir des années 1990, appelées « la Décennie du Cerveau », le développement des neurosciences s'est en effet accompagné d'une véritable révolution culturelle. La multiplication de nouvelles interdisciplines dont la terminologie comprend le préfixe « neuro » démontre l'ampleur de ce phénomène : neuroéconomie, neurophilosophie, neuroéthique, neuroesthétique, neuropédagogie, neuropsychanalyse. Ces neuro-disciplines intègrent toutes une réflexion nouvelle autour du cerveau humain, de son fonctionnement et des phénomènes qui émergent de ce fonctionnement. L'application des neurosciences à des domaines tels que les sciences humaines et les sciences sociales a été qualifiée de révolutionnaire : on parle aujourd'hui de « neuroculture », de « neurorévolution » ou encore de « neurosociété ». L'essor des neurosciences a également contribué à une transformation de l'imaginaire culturel. La littérature, le cinéma et les arts intègrent de plus en plus une conception cérébralisée de soi dans leurs représentations de l'humain. En littérature, l'émergence des « *neuronarratives* » (terme de Gary Johnson que je traduis en français par « récits neurologiques ») est l'une des manifestations de la « neurorévolution » en cours. Ce phénomène correspond au développement d'une « neurolittérature ».

Les récits neurologiques (qui correspondent à des récits dans lesquels le narrateur ou le personnage possède un trouble neurologique particulier) sont aujourd'hui très répandus dans la littérature anglo-américaine. Dans son article à propos de l'émergence du neuroroman (« The Rise of the Neuronovel », *n+1*), le critique Marco Roth dénonce ce qu'il considère comme une nouvelle forme du roman psychologique dans laquelle les mystères de l'esprit seraient réduits aux mécanismes du cerveau. Si les récits neurologiques ne font pas l'unanimité auprès des critiques littéraires, ils sont néanmoins reconnus pour la « nouveauté » qu'ils semblent proposer en termes de techniques narratives. La révolution neuroscientifique a entraîné un changement dans le regard que les écrivains portent sur eux-mêmes ; ces derniers ont donc une nouvelle façon de se représenter, de représenter le sujet humain, et plus particulièrement la conscience humaine.

En étudiant les spécificités des différents types de récits neurologiques puis en me concentrant sur un neuroroman en particulier, je vais analyser dans quelle mesure l'émergence de ces récits et de la

neuro littérature peut être considérée comme une « révolution littéraire ». Je vais donc m'interroger sur la « nouveauté » proposée par ces récits neurologiques, notamment à travers l'exemple du neuroman *The Echo Maker* (2006) de Richard Powers.

Dorvaux Charlotte

La révolution esthétique et hybride d'Horace Walpole

Nous sommes en 1764 en Angleterre lorsqu'Horace Walpole décide de replonger la littérature dans les vices et les travers du passé, le temps d'un roman. Il raconte dans une lettre, comment un jour, au sortir d'un rêve étrange, il écrivit ce roman, qui sera plus tard considéré comme le premier roman gothique de l'histoire. Ce que Walpole ignorait, c'est qu'il allait créer un genre littéraire : le gothique. *Le Château d'Otrante* n'a pas seulement été un modèle pour les œuvres gothiques qui ont suivi, mais il a surtout été la première pierre de tout un pan de la littérature anglaise, puis internationale. En quoi la rupture esthétique proposée par Walpole avec l'écriture du *Château d'Otrante* peut être considérée comme une révolution moderne reprenant des éléments du passé ?

La révolution esthétique de Walpole est d'abord passée par une rupture esthétique : quand on parle de rupture en littérature, on évoque une cessation soudaine, qui sépare deux périodes, deux phases, deux ères. Avec Walpole, cette rupture est particulière car elle puise ses ressources, non pas dans la nouveauté, mais plutôt dans le passé, dans une époque que l'on pensait définitivement révolue. Bien sûr, cette brusque cassure est ressentie comme telle par les lecteurs, mais pas par Walpole. Lui, s'était préparé depuis des années à cette rupture esthétique dans l'écriture, mais aussi dans l'architecture, puisqu'il avait fondé Strawberry Hill qu'il appelle déjà son « château gothique ».

Nous ignorons les raisons pour lesquelles l'écrivain avait toujours eu ce penchant pour le gothique, mais on peut penser que l'absence d'imaginaire et l'omniprésence de rationalité ont poussé Walpole à composer une œuvre à contre-courant. Les réactions immédiates de rejet ne se font pas attendre par ses contemporains : même si le siècle des Lumières touche à sa fin, c'est bien la raison qui continue de primer au cœur de la société intellectuelle.

Pourtant, on peut aussi considérer le roman comme audacieux par son adroite combinaison entre modernité et archaïsme, et c'est d'ailleurs le souhait exprimé par Walpole dans la préface de la seconde édition : « It was an attempt to blend two kinds of romance, the ancient and the modern. »⁴

⁴ Horace Walpole, *The Castle of Otranto* (Londres: Penguin Classics, 2001), 9.

C'est précisément ce mélange inattendu qui lui attribue son statut « hybride ». En effet, *Le Château d'Otrante* de Walpole emprunte au passé, mais semble également bien ancré dans le présent.

Walpole ignore qu'il anticipe ce qui sera un des genres les plus prolifiques du XIX^{ème} siècle. Selon Lévy, spécialiste français de la littérature gothique, Walpole était en avance sur son temps.⁵ En effet, Walpole a ouvert la voie au gothique : *Frankenstein* de Shelley, *Dracula* de Stoker ou encore *The Monk* de Lewis. Blâmé et incompris par ses contemporains, Walpole donna néanmoins naissance à un genre littéraire, en créant une littérature novatrice, qui réutilise de l'ancien et bouleverse les mentalités de son temps.

Galeazzi Elodie

Le rôle de la presse noire dans les prémices de la « Révolution Noire »

En 1968, dans son article *The Forgotten Years of the 'Negro Revolution'*, Richard M. Dalfiume s'interroge sur la « révolution des droits civiques » aux Etats-Unis, en cherchant à comprendre pourquoi les sociologues et autres contemporains ne sont pas parvenus à prévoir l'éveil brutal de la communauté noire dans la lutte pour les droits civiques et leur inclusion réelle dans la société américaine. En effet, la « Révolution Noire » s'inscrit dans le champ des révolutions politiques et sociales qui surviennent souvent comme une conséquence de processus historiques et de constructions collectives. De ce fait, la « Révolution Noire » aurait dû être anticipée.

Le sociologue, E. Franklin Frazier affirme que la seconde guerre mondiale marque un point de non-retour dans les relations interculturelles et interraciales aux Etats-Unis, et sème les prémices des mouvements de protestation des années 1950 et 1960. Les institutions du pays ignorent l'importance des conséquences de la seconde guerre mondiale dans la communauté noire. De ce fait, les années de transition entre la seconde guerre mondiale et les mouvements de protestation des années 1950 sont souvent ignorés dans l'analyse des changements dans les relations interraciales aux Etats-Unis. Cependant, ces années de transition constituent les prémices de la révolution noire. Durant ces années d'après-guerre, la presse noire a joué un rôle décisif dans la construction d'une identité noire et dans la prise de conscience de leur situation. Il est donc important d'analyser le rôle que la presse noire a joué dans ce processus révolutionnaire.

⁵ Maurice Lévy, *Le Roman « Gothique » Anglais 1764-1824* (Albin Michel, 1995), 132.

La ville d'Omaha, Nebraska, fournit un parfait exemple à cette implication de la presse dans l'évolution de la communauté noire. En effet, le journal afro-américain, *The Omaha Star*, et l'activisme de sa créatrice, Mildred Brown, ont joué un rôle décisif dans le réveil de la conscience noire de la ville. Pendant les années de guerre, le journal s'engage dans la « Double V Campaign » qui dénonce l'hypocrisie et le paradoxe du combat mené par les troupes américaines à l'étranger contre un ennemi qui prône une idéologie de « race supérieure », alors que sur leur propre sol, ils conservent une ségrégation raciale et une suprématie blanche. Ce paradoxe est le point de départ des prémices de la « révolution noire » des années 1950. De plus, à travers le journal, Mildred Brown dénonce les pratiques de recrutement des entreprises et commerces, et permet à la communauté noire de prendre conscience de leur pouvoir d'opérer des changements à travers des manifestations pacifiques, telles que des boycotts.

Les années d'après-guerre permettent donc à la communauté noire de prendre conscience de leur situation et de ne plus accepter leur situation telle qu'elle est. L'espoir d'un changement de la situation des noirs dans la société américaine au retour de la guerre stimula un sentiment d'espoir qui une fois bafoué, prépara le terrain à la révolution des droits civiques que connaîtra le pays dans les années 1950 et 1960.

Garcenot Clémentine

The 1790s and the revolution in British mentalities

When the word "revolution" is found written with a capital "r", a special signification is attached to it. It is used to refer to the overthrow of a government, and refers to great events whose dates of occurrence are taught in schools and inscribed in common knowledge. Revolutions can be characterised by their violence and suddenness, but can also have a transition-like quality. Indeed, a Revolution can give way to an upheaval of a different nature. Those transformations can occur in all spheres of society, for the shift from a regime to another is often accompanied by a revolution in perceptions and thus, mentalities.

It is interesting to see how a Revolution can engender a revolution of a more abstract nature.

The French Revolution is a prime example of such an occurrence, where a Revolution provokes an upheaval of a different kind. Symbolically, the events of July 1789 marked the beginning of the French Revolution. The events that followed those of Summer 1789 foreshadowed the end of the absolute

monarchy in France. The upheaval created by these events did not confine itself to the continent, but spread to the neighbouring country of England. Yet it is not a revolution of a political nature that appeared there, one meant to topple the government, but one that affected people's mentalities and outlook on politics and the rights of Men.

Whilst a great number of the intellectual elite praised the French people for toppling the *Ancien Régime*, Edmund Burke's take on the events, as expressed in his *Reflections on the Revolution in France* (1790), provoked an outcry in the literary world. Mary Wollstonecraft's answer to his pamphlet, *A Vindication for the Rights of Men* (1790), was only the first in a series of publications responsible for the decade being known as feeding the "Revolution Controversy". A particular extract from *Reflections* is at the source of the outrage. "The age of chivalry is gone", Burke laments. The end of an era of privileges and hierarchy is crystallised in the attack on Marie Antoinette in her bedchamber in October 1789. Yet Wollstonecraft only sees this episode as an act of freedom where the oppressors finally get their revenge on their tyrants. The two writers' different perceptions of the same event show how mentalities underwent a revolution. In addition to the opinions they express, the style and vocabulary they use constitutes evidence of such a revolution. Whereas pre-1789 in England was a time to express one's sensibility (as does Burke in *Reflections*), the French Revolution marks a decisive turning-point towards a time dedicated to rationality (as illustrated by Wollstonecraft).

With this presentation, I intend to compare Burke's and Wollstonecraft's accounts of the October Days event. What I mean to demonstrate is that the two writers differing perceptions of Marie Antoinette are a perfect illustration of the revolution in mentalities triggered by the French Revolution and undergone by the British intellectual elite. In order to achieve this goal, I will first study how Burke's and Wollstonecraft's styles and use of vocabulary are evidence of their diverging opinions, before focusing on what the latter consist in and are a reflection of. The presentation will end with an examination of the impact of the Terror in 1795 on the two authors' perceptions.

Halifa Déborah

Inclusion historiographique des révolutionnaires irlandaises par le biais du récit biographique

Quand l'Irlande était encore une seule entité et faisait partie du Royaume-Uni, elle vécut une phase révolutionnaire qui la mena à son indépendance en 1922. Cette période révolutionnaire marqua l'histoire du pays, qui eut elle-même plusieurs phases historiographiques. Cependant, bien que les femmes jouèrent un rôle lors de cette période charnière, il n'y eut que très peu de place pour les

inclure dans cette historiographie qui suivait le schéma classique de l'époque. Le féminisme de la deuxième vague déclencha une révolution universitaire dans les années 1970 qui prit la forme des études sur les femmes dans les universités irlandaises, ainsi qu'ailleurs. Quelques dix années plus tard, la recherche biographique fut reconnue en tant que champ de recherche à part entière.

Que peuvent bien avoir ces révolutions en commun et pourquoi cela est-il intéressant pour nous ? Nous verrons que les études sur les femmes ont permis aux historiens de rechercher et d'écrire sur elles, commençant ainsi à les inclure dans le récit historique général. La biographie permet à son tour de placer la focale sur une personne, ou un groupe de personnes, à travers laquelle les biographes ont pu rendre certaines personnes ordinaires ou extraordinaires. Si nous associons ces éléments au désir des féministes irlandaises d'en apprendre plus sur l'histoire des femmes en Irlande, nous pouvons nous demander : le récit biographique ne pourrait-il pas, ou ne devrait-il pas, être utilisé comme outil de représentation des révolutionnaires irlandaises ?

Au fil des ans, nous avons pu lire des biographies au sujet de grandes révolutionnaires comme Constance Markievicz, Maud Gonne MacBride ou Hanna Sheehy Skeffington. Cependant, les deux ouvrages qui constituent le corpus principal de cette communication sont *No Ordinary Women : Irish Female Activists in the Revolutionary Years 1900-1923* écrit par Sinéad McCoole (2003), que l'on peut considérer comme une biographie de groupe, et, d'une certaine manière, *Unmanageable Revolutionaries : Women and Irish Nationalism* par Margaret Ward (1983). Nous verrons que quel que soit le type de représentation que ces auteures choisissent de faire ressortir, générale ou individuelle, les biographies, ou récits biographiques de femmes ont aidé le champ des études sur les femmes à évoluer.

Il pourrait donc être intéressant d'observer comment les biographies des révolutionnaires irlandaises ont aidé à l'évolution de cette représentation. Nous nous apercevons que bien que ces révolutions politiques, sociales et intellectuelles se soient passées il y a une quarantaine d'années, il reste beaucoup de chemin à faire en ce qui concerne les biographies de ces révolutionnaires. Ce genre demeure ainsi peu exploité. En 2003, Margaret Ward écrit en introduction du livre de Sinéad McCoole précédemment mentionné : « The role of women in revolutionary Irish nationalist movements is still under-researched and underestimated. In 1983, when I published *Unmanageable Revolutionaries*, I anticipated (wrongly) that it would be soon followed by other studies into the role played by women in the long struggle to achieve national self-determination. »⁶

⁶ Margaret Ward, Introduction dans Sinéad McCoole : *No Ordinary Women: Irish Female Activists in the Revolutionary Years 1900-1923* (Dublin: The O'Brien Press, 2015 [2003]), 11.

La révolution au Pays des Merveilles : Lewis Carroll, le maître du non-sens

Le 4 juillet 1865, Lewis Carroll, Charles Lutwidge Dodgson de son vrai nom, ne se doute pas que grâce à son héroïne Alice, il va faire une entrée fracassante dans l'histoire de la littérature contemporaine. En 1862, Alice Liddell, jeune connaissance de Carroll, lui demande de lui raconter son histoire. C'est en 1864 que l'écrivain lui offrira un manuscrit intitulé *Les aventures d'Alice sous terre*, ce qui sera la première version d'*Alice au pays des merveilles*. Cette deuxième version rencontre un succès immédiat.

Carroll a véritablement bouleversé les codes littéraires de son époque en dépeignant à travers son œuvre une prise de pouvoir de l'incohérence sur la logique. Comment a-t-il mis en œuvre ce procès ? Carroll et Alice nous font visiter un monde, symbole de l'absurde, dans lequel l'anormalité est maîtresse. Un monde fantastique dans lequel on observe, interloqué, les discussions entre Alice et des personnages tous aussi loufoques les uns que les autres : des animaux dotés de parole, des cartes à jouer et des pièces de jeu d'échecs vivantes ou encore des monarques au comportement grotesque. Le Temps est un personnage et les devinettes n'ont pas de réponse : il n'existe aucune logique en ce lieu. À titre d'exemple, dans le chapitre 7 « Un thé chez les fous », Alice arrive à la maison du Chapelier et le trouve en compagnie du Lièvre de mars et d'un loir. Les trois personnages sont « serrés l'un contre l'autre à un des coins » d'une table, prenant leur thé. Lorsqu'Alice décide de s'asseoir avec eux, ils lui disent qu'il n'y a pas de place, alors que visiblement, la table est grande et les fauteuils nombreux. Le livre est rempli de ce genre de situations nonsensiques auxquelles assiste le lecteur à travers les yeux d'Alice.

L'âme du livre réside dans l'impassibilité d'Alice devant ce monde onirique. Cela ne la choque pas le moins du monde de pouvoir parler avec ces êtres hors du commun, dont fait partie le chat du Cheshire, créature capable de flotter dans les airs et de s'évaporer à sa guise. En clair, dans l'œuvre de Carroll, l'anormalité devient la norme. L'écrivain excelle à ce jeu de renversement des standards. « Nous sommes tous fous ici. Je suis fou. Tu es folle. », dira le chat du Cheshire à Alice. Cette phrase illustre merveilleusement l'interversion totale des normes, qui est la règle d'or du monde des merveilles. Pourtant, Alice ne subit pas de transformation lorsqu'elle pénètre à l'intérieur du terrier menant à ce monde inversé. En d'autres termes, elle ne devient pas folle. La fillette est en fait l'un des rares personnages dotés d'une faculté de raisonnement. Cette marque de sagesse doit être louée tant le passage du monde de la logique au monde de l'incohérence est brutal. Même si la jeune protagoniste

trouve les situations dans lesquelles elle se trouve absurdes, elle continue son périple, s'agaçant parfois face à l'illogisme ambiant, mais jamais elle ne franchit la barrière qui la sépare de la folie.

Mariko Mohamed Lamine

La Pédagogie d'Anna Julia Cooper : entre révolution et mission

Le mot révolution est systématiquement associé à plusieurs mouvements, particulièrement au début du XX^{ème} siècle aux États Unis. En cette période, tout acte qui ne rentrerait pas dans les normes établies par une société américaine à la fois raciste et phallocrate, était défini comme révolutionnaire. En partant des exemples suivants, peut-on considérer que tout acte provoquant un changement brusque (positif ou négatif) est une révolution ?

Par exemple, on parle souvent de la première vague féministe des années 1850 comme d'un mouvement révolutionnaire car il exigea le droit de vote pour les femmes afin de pouvoir affirmer leur citoyenneté. Néanmoins, cette demande de changement de statut peut-elle vraiment être considérée comme une révolution ? Par ailleurs, on peut s'interroger sur la légitimité de l'usage du terme lorsqu'on parle de cette première vague féministe : ne s'agissait-il pas d'une posture discursive à laquelle s'accrochaient les membres du mouvement ? Pourtant, à cette époque, nous constatons que malgré le droit de vote obtenu ou octroyé aux femmes en 1919, qui accentua leur citoyenneté, et leur donna donc un nouveau statut, cet acte n'a pas vraiment changé ou révolutionné le regard, la mentalité, le comportement des hommes envers les femmes à cette époque. Dans ce cas, peut-on réellement parler de révolution ? Cependant, en 1955, quand une jeune femme noire nommée Rosa Parks décida de ne pas céder sa place à un homme blanc dans un bus, cet acte fut qualifié de révolutionnaire car il permit de changer la politique ségrégationniste qui existait à l'époque.

J'ai décidé de mettre en lien la pédagogie d'Anna Julia Cooper avec cette journée d'étude axée sur le terme « révolution ». Dans cette perspective, je montrerai en quoi la méthode pédagogique de Cooper peut être considérée comme un acte révolutionnaire pour casser les codes d'une société américaine à la fois raciste et sexiste, où la femme n'avait presque pas son mot à dire ; à plus forte raison une femme de couleur comme l'était Cooper. Cette activiste et éducatrice prônait une éducation qui formerait le futur citoyen africain-américain à s'affirmer en tant que membre à part entière de la société. Il s'agira donc de montrer les différentes approches pédagogiques d'Anna Julia Cooper qui ont été considérées comme révolutionnaires à cette époque. Une pédagogie qui appelait à une prise de conscience d'une classe opprimée de la société américaine qui donnerait lieu à un changement comme l'ont souligné

Karen Johnson dans son ouvrage intitulé : *Uplifting the Women and the Race* (2000), et Vivian May dans son ouvrage *Anna Julia Cooper : Visionary Black Feminist* (2007). Afin d'argumenter sur la pédagogie révolutionnaire de Cooper, je commencerai par son anticonformisme : en refusant de se conformer à un curriculum exclusivement imposé aux écoles afro-américaines de l'époque, elle prouva sa détermination à se révolter afin d'amener un changement structurel ; ensuite, je parlerai de sa pédagogie qui est à la fois théorique et pratique, en me basant sur quelques cas pratiques de sa réussite ; pour finir, je tenterai de répondre à une question complexe sur l'appellation révolutionnaire de sa pédagogie : était-ce un acte, une pensée ou tout simplement une posture intellectuelle et résistante dans la société américaine du début du XX^{ème} siècle ? En d'autres termes, est-il légitime de notre part de qualifier cette pédagogie de révolutionnaire ?

Mazars Julie

L'art afro-américain contemporain : révolutionnaire par nature et par choix

Pendant longtemps les afro-américains ne seront représentés que comme de vulgaires joueurs de banjo, des idiots, des sauvages ou des monstres alors que ces derniers ont pourtant joué un rôle essentiel dans l'établissement de la nation américaine.

W.E.B Du Bois sera le premier afro-américain à obtenir un doctorat en Histoire à l'Université d'Harvard en 1895, et ses écrits feront partie d'une longue lignée d'œuvres qui militent pour la reconnaissance des africains-américains dans l'histoire des Etats-Unis. Cependant, ce n'est pas un combat que seuls les littéraires et autres intellectuels mèneront. En effet, un grand nombre d'artistes afro-américains ont également voulu combattre les inégalités subies par la communauté noire aux Etats-Unis et ont commencé à se révolter à travers leurs peintures ou sculptures, toutes plus dénonciatrices les unes que les autres.

Pendant la Renaissance d'Harlem, tout au long du mouvement des droits civiques et même après l'élection d'un président noir, une multitude d'afro-américains ont choisi l'art pour exprimer leur désarroi et lutter contre les clichés de l'homme noir en lui rendant sa dignité et son humanité. En effet, dans ce cas l'art n'est pas seulement une œuvre esthétique mais plutôt un moyen de dénoncer ou de corriger les injustices endurées par les afro-américains et ainsi de prendre part aux révolutions politiques, sociales et culturelles qui secouent le pays. Le titre d'un chapitre de l'ouvrage *Art et Contestation* publié sous la direction de Lilian Mathieu et Justyne Balasinski en 2015 s'interroge notamment sur cette pratique : « La créativité comme arme révolutionnaire ? »

En effet si l'art contemporain est généralement considéré comme une révolution artistique, en raison de la découverte et de l'exploration de nouvelles techniques et méthodes, l'art contemporain afro-américain est avant tout engagé à servir la cause de son peuple. Lorsque Kara Walker retrace le lourd passé esclavagiste des Etats-Unis dans ses fresques commémoratives, que David Hammons met en avant l'identité noire dans ses *Body Prints* et installations métaphoriques et que Kehinde Wiley revisite des classiques de la peinture européenne en y remplaçant les individus blancs par des africains-américains, c'est sans nul doute pour lutter contre l'invisibilité qui a toujours accablé leurs semblables et dénoncer les inégalités raciales persistantes.

Ainsi, les artistes afro-américains se sont depuis toujours approprié l'art pour mener une lutte pacifique contre l'Amérique dominante. Même s'ils ont connu certains succès, beaucoup de travail reste à faire pour remédier aux préjudices du passé et neutraliser les discriminations du présent.

Pessemesse Agathe

Le hooliganisme : une subversion des règles sociales britanniques

Le dictionnaire Littré définit la révolution comme l'agitation et le bouleversement des traditions dans la quête d'un ordre nouveau. Cette notion de renversement implique le changement des codes imposés dans le passé. Ainsi, on pourrait interpréter la révolution comme la subversion d'un ordre, notamment des règles établies par une société.

Dans cette optique, l'activité sportive est régie par un ensemble de règles destinées à ordonner son déroulement. Plus particulièrement, le football occupe une place prépondérante dans la société britannique : sa codification et réglementation au XIX^{ème} siècle par les universités britanniques l'ont transformé en un véritable outil de régulation sociale⁷. Le sport divertit les individus et procure des règles strictes qui contribuent à l'encadrement des classes populaires britanniques. On peut donc se demander dans quelle mesure les comportements violents exprimés par certaines catégories de supporters lors des matchs de football correspondent à une forme de subversion de l'ordre établi par le système social britannique.

Cette communication entend établir le lien entre l'exercice d'une activité organisée et les comportements parfois subversifs des spectateurs. Si le sport est supposé canaliser la violence, il faut

⁷ Matthew Taylor, *The Association Game : A History of British Football* (London: Routledge, 2013), 24.

remarquer que la passion des supporters pour le football représente un engouement poussé à l'extrême, comme le démontrent les nombreux incidents qui ont valu aux supporters les plus virulents l'appellation de « hooligans ». Ce terme qui naît à la fin du XIX^{ème} siècle était employé par les journaux britanniques de l'époque⁸ pour désigner des comportements violents et perturbateurs. Il est ensuite associé au football dans les années 1970, lorsque le phénomène se développe. En analysant la codification du football, les pratiques exercées par les hooligans ainsi que les mesures de sécurité prises par le gouvernement, je démontrerai en quoi le hooliganisme représente un renversement de l'ordre social établi pendant la désindustrialisation.

En premier lieu, il faut noter que les incidents provoqués par les spectateurs lors des matchs de football en Grande-Bretagne sont relevés dès le XIII^{ème} siècle,⁹ soit un siècle seulement après l'apparition du sport. Les réactions parfois excessives des supporters, comme les intrusions sur le terrain, peuvent constituer une tentative de subversion des codes du football ainsi que de l'ordre social. Cependant, si le hooliganisme peut être perçu comme l'interruption d'un ordre, il est nécessaire de noter que les pratiques et rituels inhérents au phénomène constituent également l'établissement d'une nouvelle forme d'ordre, elle aussi codifiée. La mentalité anticonformiste des hooligans ainsi que le goût pour la confrontation font écho à d'autres « sous-cultures » comme les skinheads, qui cherchent à imposer leur mode de fonctionnement. On pourra également faire le lien avec l'irruption de la violence dans la vie politique britannique, notamment avec la montée en puissance d'une extrême droite très virulente dans les villes les plus défavorisées, ce qui rejoint la notion de renversement et de révolution.

Enfin, les développements récents concernant la lutte contre le hooliganisme menée par le gouvernement démontrent une volonté de rétablir l'ordre initial. Il y a de nombreuses réactions des instances du football comme par exemple la mise en place d'un système de surveillance dans tous les stades du pays. De façon générale, cette tentative de rétablissement de l'ordre par les autorités ne fait que renforcer l'idée selon laquelle le hooliganisme correspond à un renversement des codes sociaux.

⁸ "Historyhouse.co.uk. *Who were the original Hooligans?*", 2017.

<http://www.historyhouse.co.uk/articles/hooligans.html>.

⁹ Tiffany Wen, "A Sociological History of Soccer Violence," Theatlantic.com, 14 juillet 2014.

<https://www.theatlantic.com/health/archive/2014/07/a-sociological-history-of-soccer-violence/374396/>.

La Retraduction de *The Lord of the Rings*, révolution ou conservatisme ?

La révolution, dans son sens politique, est souvent perçue comme un mouvement de changement orienté spécifiquement vers l'avenir, et se heurtant à la réaction d'un conservatisme désireux de préserver un ordre primordial, qui pointerait donc au contraire vers le passé. S'il peut paraître incongru d'envisager la traduction comme un processus politique, on observe néanmoins qu'elle est l'un des procédés qui participent à établir une œuvre dans un imaginaire collectif, et qu'elle structure les communautés de lecteurs, les rendant plus ou moins rétifs à la transformation et au changement. Une révolution, en astronomie, décrit également un mouvement circulaire aboutissant par un retour aux origines.

Peut-on donc qualifier de révolutionnaire un processus de retraduction qui prône à la fois un retour au texte « d'origine » dans son état le plus antérieur, tout en le travaillant à l'aune de recherches contemporaines ? Et peut-on voir un conservatisme dans la réaction de ceux qui pensent défendre sa réalisation la plus récente ?

En effet, le processus de retraduction de *The Lord of the Rings* par Daniel Lauzon, effectué entre 2014 et 2016, qui était pourtant prévu à l'origine pour être une simple révision, impliquait de subvertir profondément les habitudes des lecteurs de l'ancienne version de Francis Ledoux, qui ont, dans une certaine mesure, réagi avec hostilité à ce qu'ils percevaient comme une altération inacceptable de la précédente réalisation du texte. Or, le traducteur Daniel Lauzon, et son relecteur Vincent Ferré ont justifié leur volonté de retraduire l'œuvre par un discours basé sur le retour au texte original, par rapport auquel la nouvelle traduction est décrite comme « plus proche » ou « plus fidèle ». Ils déclarent vouloir produire chez le lecteur français « un effet plus proche de celui du lecteur anglophone » et évoquent pour cela la littérature secondaire parue sur l'auteur depuis 1973, dont le premier traducteur ignorait l'existence. À ce titre, la retraduction de *The Lord of the Rings* peut faire écho à la révolution protestante, qui prône un retour aux fondamentaux bibliques réactualisés par la démarche de traduction sociolinguistique de Martin Luther, ou à notre Révolution Française, amorcée par la réactualisation par les philosophes des Lumières des idéaux démocratiques gréco-romains. On peut donc envisager cette logique comme une révolution, dans son sens politique précédemment mentionné, mais également celui de « retour aux origines ».

En analysant les intentions à l'origine de la retraduction de *The Lord of the Rings*, je serai amené à remettre en question certaines conceptions binaires inhérentes aux perceptions et aux

représentations du changement. Je veux contester, d'abord, l'idée que les retraductions successives visent uniquement à réduire progressivement l'écart entre un texte original supposément autonome et « éternellement jeune » comme le conceptualise Berman, et une traduction supposément lacunaire, qui pourtant façonne, et est façonnée par, les paratextes, les représentations et l'intertextualité. Ensuite, l'idée que la révolution est la condamnation unanime d'un passé irrémédiablement corrompu.

La communication précisera lequel des sens du mot « révolutionnaire » pourrait s'appliquer à la traduction de *The Lord of the Rings* par Lauzon qui succède à celle de Ledoux après plus de quatre décennies.

Premillieu Antonin

Le cerveau artificiel : éminence grise d'un nouveau monde dickien

Un des objectifs principaux de la science-fiction consiste à imaginer le potentiel révolutionnaire du progrès technologique, c'est à dire les transformations sociales, culturelles et économiques qu'il serait susceptible d'apporter. Le cerveau artificiel constitue un de ces thème auquel Philip K. Dick, écrivain américain des années 1960, a consacré une partie importante de son œuvre. Cependant, depuis les années 1960, l'intelligence artificielle a fini de transcender le domaine de la fiction pour devenir un enjeu réel et parfois inquiétant de nos sociétés modernes qui reste toutefois difficile à concevoir. Comment l'écriture visionnaire de l'auteur américain nous permet-elle de conceptualiser la révolution de l'automatisation ?

Ces questions liées à l'intelligence artificielle sont au cœur de la fiction de Dick et pour y répondre, je baserai mon analyse sur quatre nouvelles des débuts de l'auteur, publiées entre 1953 et 1955, ainsi que sur l'ouvrage de Paul Jorion *Le dernier qui s'en va éteint la lumière*.

La transition de la machine de calcul à la machine pensante représente le point de départ d'une révolution technologique qui annonce de nombreux changements sur la structure de notre monde. L'intelligence artificielle se construit sur le modèle du cerveau humain, c'est-à-dire celui d'un réseau de synapses. Ce modèle permettant à une machine de « réfléchir », d'apprendre et de comprendre résulte en un incroyable gain de productivité et d'efficacité lié à l'automatisation. Néanmoins, depuis son avènement le concept de robot, ou de « travailleur gratuit » devenu pensant, soulève de nombreuses questions d'ordre éthique et politique.

Tout d'abord, j'étudierai comment le développement d'une intelligence artificielle capable de penser menace l'ensemble des secteurs, manuels comme intellectuels. En effet, c'est la raison d'être de la machine que d'être supérieure à l'homme quel que soit son domaine. Paul Jorion appelle ce phénomène « l'automatisation cognitive ». Dans « Progeny », l'auteur explore les effets potentiels de la révolution de l'automatisation sur les secteurs de l'éducation, de la science et de la recherche. La nouvelle suit Ed Doyle, plombier interplanétaire parti coloniser la galaxie et de retour sur Terre pour assister à l'accouchement de sa femme. Il réalise alors que depuis son départ le système médical et le système éducatif de la Terre ont subi une réforme drastique : par souci d'utilité et de maximisation du potentiel de chaque individu, les humains sont maintenant mis au monde et sont éduqués par des robots à forme humaine.

Je m'intéresserai enfin à l'impact du progrès technologique sur la structure de nos sociétés ainsi qu'à la nature cyclique de l'histoire et de ses révolutions. Avec la nouvelle *James P. Crow*, Dick joue sur le thème de la ségrégation en inversant les positions de l'Homme et de la machine. La nouvelle raconte l'histoire de Jim Crow, premier homme à intégrer le gouvernement de la Terre, exclusivement constitué de robots et son combat pour la défense des droits de l'Humain.

L'avènement du cerveau artificiel fait entrer notre monde dans une ère de révolution technologique qui remet en question la structure de nos sociétés ainsi, qu'à terme, la place que l'Homme y occupe. Ces changements dus au processus de l'automatisation apparaissent aujourd'hui, non plus comme les rêveries d'un auteur névrosé mais comme inévitables, et la littérature de Dick déborde de pistes pour conceptualiser, comprendre et anticiper l'influence du cerveau artificiel sur notre monde.

Savard-Chambard Marine

Femme et silencieuse : l'art de ne rien dire chez Alice Munro

Qu'il s'agisse de la révolution du soleil ou d'une révolution sociale, on retrouve cette idée de mouvance, de force créatrice qui met en mouvement une planète, une idée et/ou des individus. Quand on lie le concept de révolution à celui d'un changement social, les images fortes et violentes fusent. Pour s'en apercevoir, il suffit de se munir d'un dictionnaire des synonymes et de chercher ceux qui renvoient au concept de révolution : agitation, bouleversement, chambardement, chamboulement voire cataclysme. Mais une révolution doit-elle nécessairement faire du bruit pour être révolution ? Et si les grandes révolutions pouvaient également s'opérer dans le silence, dans l'intimité d'un sous-entendu laissé au détour de la page d'un livre ?

Chez Alice Munro, auteure canadienne Prix Nobel de littérature en 2013, il semblerait que le silence soit au moins aussi lourd à porter que les mots. Le silence serait capable de grandes choses, et notamment de révolutionner le monde des relations humaines et sociales. On pourrait considérer qu'Alice Munro est un écrivain politique, puisqu'elle « s'intéresse tout particulièrement aux jeux de pouvoir qui se jouent entre générations ou entre hommes et femmes ».

Dans son recueil de nouvelles *Runaway* publié en 2004, on découvre des femmes désireuses de s'extirper du patriarcat social et familial latent au sein duquel elles évoluent en tant que personnages mais aussi comme femmes. Lorsqu'elles veulent changer les choses, elles les révolutionnent... en se taisant. Et si nombre des personnages féminins chez Alice Munro semblent en dire davantage en ne disant rien, *Runaway*, traduit en français par *Fugitives*, a la particularité de présenter des femmes qui ont pris la fuite parce qu'elles en avaient envie sur le moment, sans nécessairement avoir d'explication rationnelle à donner. *Fugitives* illustre la révolution par le silence et le malentendu, par l'absence d'explications et le refus de palier à cette situation, à tel point qu'il n'est peut-être pas abusif de suggérer que le refus de communiquer devient un outil de communication et de protestation chez Alice Munro. Le silence, véritable outil rhétorique dans *Runaway*, devient un outil de résistance et de révolution silencieuse à l'usage des femmes qu'on refuse d'entendre, et à l'usage de celles qu'on ne pense juste pas à écouter.

Cette contribution se propose d'étudier les formes que prennent ce silence révolutionnaire chez Alice Munro, en se focalisant sur une série d'exemples tirés de *Runaway*. Je tenterai également de montrer que le silence est peut-être aussi tout simplement l'outil de communication des femmes qui n'ont rien à dire, et qui par leur absence de profondeur littéraire, se dérobent à leur lecteur. Elles questionnent notre rapport au personnage de papier et nous rappellent qu'être des femmes ne les prédestine pas à être revendicatrices. En cela, elles sont peut-être, elles aussi, révolutionnaires.

Seferian Louis

Sanctuary de William Faulkner : un jugement à rebours

Le terme « révolution », outre ses connotations politiques, évoque un retour en arrière (du latin *revolutio*, de *revolvere*, ramener en arrière). C'est avec cette signification que j'aimerais introduire une scène cruciale du roman *Sanctuary* de l'auteur américain William Faulkner paru en 1931. Une mise en contexte est nécessaire : l'héroïne Temple Drake après s'être fait violer, violenter et prostituer, finit par assister au procès d'un suspect dans une affaire de meurtre. Le lecteur sait que le véritable

coupable n'est pas le suspect mais bel et bien le violeur de Temple. La jeune femme, déboussolée et probablement ivre ou droguée comme à son habitude, commet un parjure au lieu de sauver un innocent et rate l'opportunité d'inculper son bourreau. Avec ce parjure, la victime manque l'opportunité de se révolter d'où l'idée d'une non-révolte. Elle est dans un mouvement contre-révolutionnaire ; cette inaction, volontaire ou non, illustre une boucle qui la maintient victime : elle demeure sous l'oppression.

Faulkner est l'un de ces écrivains qui ne donnent pas de réponse. En 1931, à l'apogée de la prohibition, il met en scène des personnages alcooliques qui évoluent dans des bordels. En plus d'être mystérieux Faulkner est provocateur. La violence se manifeste de bien des manières dans l'œuvre mais ce qui choque le lecteur presque autant que le viol de l'héroïne c'est ce parjure qu'elle commet. Dans cette présentation, je chercherai à exprimer les modalités de ce parjure et à montrer dans quelle mesure cette justice à rebours peut constituer un mouvement de contre-révolution. En effet, on apprend dans le chapitre qui précède le jugement, que le suspect avait auparavant échappé à une inculpation pour meurtre qu'il avait pourtant commis. Il y a donc dans l'extrait une certaine ironie où le suspect se fait inculper pour un meurtre dont il n'est pas coupable mais obtient la même peine qu'il aurait dû obtenir dans cette première affaire. La non-révolution est donc paradoxalement efficace dans ce roman.

L'expression « contre-révolution » désigne selon moi le fait d'être opposé à un processus révolutionnaire. En effet, ce qui aurait pu être une révolte est ici étouffé une nouvelle fois par un homme, ici l'avocat de l'accusation, pourtant figure de justice qui participe à l'univers sombre de Faulkner. Une sorte d'effet de boucle se crée où la victime et l'autorité participent à l'unisson à une non-rébellion. J'aimerais expliciter cette contre-révolution finalement si révolutionnaire car correspondant à un « retour au point de départ », au statut de victime. Temple n'utilise pas l'outil de la révolte. Au contraire, elle demeure dans la même position de victime. Pour comprendre cette contre-révolution il sera nécessaire pour moi de vous présenter son commencement avec tous les moyens utilisés par Temple, consciemment ou non, pour ne pas se confronter à son statut. Puis nous examinerons ce jeu de manipulation entre l'avocat de l'accusation et la victime qui est au cœur de cet extrait. Puis nous terminerons avec l'ironie si faulknérienne du roman à savoir cette justice qui opère malgré ce parjure.

La révolution d'un esprit athéiste contre la foi trappiste dans le récit de voyage de R.L. Stevenson

Il y a des révolutions qui sont muettes et qui se produisent en secret. Des rencontres, des modes de vies, des prises de positions qui sont autant de petites guerres intérieures et silencieuses qui bouleversent même l'esprit le plus fermé. Mais certaines rencontres peuvent également pousser à s'interroger sur des sujets qui nous dérangent, que l'on cherche à fuir, sur lesquels nous n'avons peu ou pas d'opinion bien tranchée. Les voyages en solitaire apportent cet état méditatif où les questionnements existentiels fusent et sont souvent l'occasion de forcer les barrages dressés par l'esprit borné pour tenter de faire germer les graines d'idées et de pensées nouvelles. Cependant, est-ce que ces voyages et ces rencontres bouleversent l'être au point de modifier complètement sa perception des choses et lui faire prendre un nouveau positionnement quant à ses croyances initiales ?

L'écrivain-voyageur écossais Robert Louis Stevenson effectua sa traversée des Cévennes en 1878. D'abord conservé dans un journal puis publié en 1879 sous le nom *Travels With a Donkey in the Cévennes*, ce récit retrace de façon quelque peu romancée ses impressions face à la majesté de la nature. Ce récit introspectif et personnel plonge le lecteur dans l'intimité du voyageur solitaire, mais aussi au cœur du tumulte de ses pensées lorsque cette révolution spirituelle est censée se produire.

Ma réflexion portera donc sur la manière dont Stevenson remet en question ses propres croyances et convictions, sa conception personnelle de la religion, lui qui a toujours été en conflit avec les croyances de ses parents, mais qui n'hésita nullement à en porter les couleurs face à une de ses rencontres ultérieures, pour démontrer l'état de stagnation dans sa réflexion et donc l'échec de cette révolution personnelle intérieure. L'épisode qui justifie une telle réflexion est la halte de Stevenson à la chapelle de Notre Dame des Neiges chez les moines trappistes. Je commencerai par étudier le point de départ de ce bouleversement intérieur à travers l'image qu'eurent les Trappistes à son égard, le malaise provoqué par leur jugement sur l'incapacité - et même le refus - de Stevenson à se prononcer sur sa foi personnelle. Puis j'analyserai le cheminement de ses idées, l'adoucissement de son esprit rebelle face à la question religieuse après observation du mode de vie des Trappistes. Enfin, je me pencherai sur l'objectivité du récit de Stevenson en puisant sur ses références personnelles sur la question religieuse pour montrer que son immersion parmi les moines ne fut pas le point de départ de sa réflexion, mais une continuation de pistes réflexives qu'il n'avait jamais réellement exploitées jusqu'alors.

En conclusion, le tumulte intérieur de Stevenson n'aura eu aucun changement notoire dans son appartenance religieuse. Nous avons donc affaire à une stagnation et non une véritable révolution. Poussé dans ses derniers retranchements par les personnages éminemment religieux qui étaient ses hôtes d'une halte d'à peine une journée et une nuit, le voyageur a dû se confronter à l'obligation de se prononcer sur la nature de sa foi, et au besoin, d'adopter la foi catholique. Seul changement certain : il passe d'un esprit athée à l'idée d'une « unification des religions », car pour lui tous les hommes sont frères et ne doivent former qu'une grande famille.

Seguin Emilie

Fansubbing et ubérisation du système économique : plusieurs évolutions qui mènent à la révolution ?

Le mot « révolution » évoque de grands bouleversements politiques tels que la Révolution Française ou encore les Printemps Arabes. Mais la « révolution » est-elle uniquement politique ? Le terme s'utilise souvent à mauvais escient pour désigner un bouleversement dans un domaine d'activité. Quand peut-on parler de révolution ? Lorsque les révolutionnaires ont réussi à établir leur nouveau pouvoir ? Quelles sont les limites de la révolution : quand peut-on considérer qu'une révolution commence et qu'elle se termine ?

Le terme « révolutionnaire » peut difficilement désigner une traduction : si l'on révolutionne une traduction cela revient à écrire un texte qui n'a plus rien en commun avec l'original. Pourtant, l'acte de traduire en lui-même peut être un acte révolutionnaire comme le montre la longue et tumultueuse histoire de la traduction des textes religieux. Traduire a longtemps été un acte politique puisqu'il rendait accessible au peuple ce que les autorités lui refusaient. Concernant la Bible, sa traduction a longtemps été considérée comme inacceptable puisqu'il était impensable de traduire la parole de Dieu. En effet, lorsque John Wycliffe entame sa traduction en anglais au XIV^{ème} siècle, un critique lui reproche de traduire le latin en langue vernaculaire, rendant ainsi les Saintes écritures intelligibles aux croyants. Peut-on considérer que l'évolution de la traduction est influencée par les révolutions qui ont lieu dans notre société ? Ou, à l'inverse, les révolutions sociétales sont-elles causées par l'évolution de certaines pratiques telles que la traduction ?

Avec l'avènement d'Internet, des utilisateurs se réunissent pour traduire un épisode de série télévisée afin de le diffuser sur les plateformes de téléchargement illégal. Si l'on considère que les internautes ne font qu'utiliser les outils à leur disposition, il s'agit d'une simple évolution. Cependant, leurs

arguments pour défendre leur activité sont les suivants : les traductions officielles mettent beaucoup de temps à paraître et s'éloignent de l'original. Ils affichent leur désaccord avec les pratiques actuelles dans le domaine et les délaissent en produisant leur propre traduction plus fidèle à l'original, qu'ils rendent accessibles rapidement et gratuitement aux autres internautes.

Aujourd'hui, le *fansubbing* influence la distribution des traductions professionnelles : certaines séries sont disponibles dès le lendemain de leur diffusion américaine et parfois même simultanément sur des sites de streaming légaux et payant. Netflix a récemment lancé une campagne de recrutement ouverte à tous qui propose de rémunérer des internautes pour sous-titrer les séries de leur catalogue à un tarif nettement inférieur à ceux habituellement pratiqués dans le domaine. En proposant de salarier une activité que des amateurs exécutaient jusque-là gratuitement, la notion de traducteur professionnel est remise en question.

Faire appel aux communautés d'utilisateurs afin de rentabiliser leur production domestique n'est pas sans rappeler les entreprises participatives telles qu'Uber, Airbnb ou Blablacar. Selon Jacquet (2017) ce phénomène d'ubérisation bouleverse l'économie et les modes de travail. Van der Yeught (2012) définit une communauté spécialisée comme un « ensemble des personnes qui œuvrent à la finalité d'un domaine spécialisé ». Elle s'organise pour assurer trois fonctions : l'admission, la formation et la reconnaissance des membres. Dans le cas des entreprises participatives, une communauté émerge et remet en cause la communauté spécialisée qui se voit obligée de s'adapter à cette concurrence. Certains considèrent l'ubérisation comme une révolution liée au numérique, cependant, il s'agit d'un phénomène récent qui n'est pas complètement ancré dans notre société. Lorsque tous les domaines auront été « ubérisés » et se seront stabilisés, nous pourrons alors parler de révolution.

En conclusion, il semblerait que l'évolution de la société mène à l'évolution de différents domaines, comme la traduction, qui engendrerait une révolution du système économique actuel.

Tafzi Yannoé

L'avortement chez les femmes pendant l'esclavage aux Etats-Unis : pratique révolutionnaire ou acte de résistance ?

Le terme révolution est souvent interprété comme un phénomène de rupture, qui marque une différence entre un avant et un après historique. Cependant, on peut se demander si certains actes qui paraissent dérisoires peuvent constituer une révolution à un moindre niveau.

Pendant l'esclavage, les hommes et les femmes privés de leur liberté agissaient parfois à l'encontre des règles et ces actes ont été reconnus par l'historiographie ; cependant, la reconnaissance de la participation des femmes s'est faite bien plus tard. Pendant cette période, les femmes avaient un statut particulier, notamment à cause de l'utilisation faite de leurs corps ; en effet, les pratiques visant à encourager les unions sexuelles entre esclaves afin d'augmenter la population esclave étaient courantes. Le corps des femmes était ainsi utilisé comme moyen de production et servait également à assouvir les désirs sexuels de leurs maîtres, ainsi que ceux des autres esclaves. L'historienne Deborah Gray White¹⁰ mentionne les écrits de plusieurs médecins, tels que le Dr. John H. Morgan¹¹, qui reconnaissent à l'époque l'existence de la pratique de l'avortement parmi les femmes esclaves. L'expérience du *breeding* engendrait souvent des avortements chez les femmes qui refusaient ainsi l'objectification de leur corps. Cette pratique entre ainsi dans la catégorie de la *female-only resistance* développée depuis les années 1980 dans l'historiographie de l'esclavage.

Nous pouvons donc nous poser la question suivante : peut-on considérer l'avortement des femmes pendant l'esclavage comme un acte révolutionnaire ?

Dans un premier temps, je développerai la question de l'avortement en tant que pratique révolutionnaire qui participe à une forme de révolution. Puis, je l'aborderai en tant qu'acte de résistance. Dans une dernière partie, j'aimerais aborder une autre définition de l'avortement, en tant que révolution silencieuse.

L'avortement était une pratique permettant aux femmes de s'opposer à l'institution de l'esclavage, notamment en refusant de voir leur enfant naître esclave et ne jamais connaître le statut d'homme libre. Cependant, l'avortement est un fait de société dont l'existence est reconnue depuis l'Antiquité et l'utilisation de produits abortifs par les femmes pendant l'esclavage n'était donc pas un événement nouveau. Ainsi, il ne marque pas un changement brusque dans l'histoire. Il constitue cependant une forme de résistance de la part des esclaves à l'encontre de leur maître et de la logique de productivité appliquée au corps de la femme. C'était un moyen de contrôler leur corps dans le cas d'un viol. Ainsi, pour se libérer de la violence de leur maître, les femmes esclaves étaient contraintes de s'infliger elles-mêmes un acte violent, qui passait nécessairement par la destruction de leur corps. L'avortement était une forme de révolution individuelle et silencieuse, qui permettait aux femmes de conserver un espace de liberté au sein de l'institution de l'esclavage, où elles avaient la possibilité d'exercer leur libre-arbitre. Quitte à en mourir, elles étaient libres de choisir et d'avoir le dernier mot face à leur maître.

¹⁰ Deborah Gray White, *Ar'n't I a woman?* (W. W. Norton & Company, 1999).

¹¹ John H. Morgan "An Essay on the Causes of the Production of Abortion among our Negro Population," *The Nashville Journal of Medicine and Surgery* (1860).

Relations internationales et péninsule coréenne : une révolution ?

Cette communication étudie les relations internationales entre les Etats-Unis et la péninsule coréenne et pose les questions suivantes : les Etats-Unis ont-ils révolutionné la Corée du Sud, qui était assez marginalisée, ou est-ce que le Japon avait déjà apporté des améliorations à la péninsule lorsqu'elle était occupée par l'archipel ? Le concept de révolution s'applique-t-il aux relations internationales entre les Etats-Unis et la péninsule coréenne ? Pour y répondre, je prévois de me concentrer sur trois définitions de révolution. Lors de cette communication, je vais examiner la présence ou la non présence de révolution dans les relations internationales entre les Etats-Unis et la péninsule coréenne.

Premièrement, si on se concentre sur la définition astronomique du mot, c'est-à-dire l'idée de retour à un même point, il est possible de dire qu'il y a révolution dans les relations internationales entre la péninsule (Corée du Nord et du Sud) et les Etats-Unis. Cette idée de retour est très présente en Corée du Nord. En effet, une fois les troupes soviétiques retirées, Kim Il Sung prend le pouvoir au nord de la péninsule ; depuis, la lignée des Kim dirige le pays. Après la mort de Kim Jong Un, un autre membre de la famille prendra la tête du pays et la suprématie de la famille continuera. Les renseignements américains essayent de faire passer des messages au nord pour augmenter le nombre de défections et induire une « révolution » contre le régime établi. Ce phénomène n'est pas nouveau. Dans ce cas-là, on peut éventuellement dire qu'il y a un désir de causer une « révolution », mais ne serait-ce pas uniquement un retour aux sources, avec une péninsule coréenne unie ?

Deuxièmement, une révolution peut être considérée comme un changement important dans l'histoire ou dans la société. Une révolution peut ainsi correspondre au renversement d'un régime établi ou à un changement de structure, le tout provoqué par une révolte. Cette agitation peut être temporaire ou dans la durée. Pendant la Guerre Froide (1947-1991) et après la Guerre de Corée (1950-1953), la péninsule était ravagée. La partie nord était détenue par l'URSS et la partie sud par les Etats-Unis. Je m'intéresserai donc plus à la Corée du Sud qu'à la Corée du Nord. Le pays étant dévasté, il a fallu le reconstruire et l'équiper en nouvelles technologies. Le gouvernement coréen n'avait plus d'argent pour financer ses projets ; l'aide des Etats-Unis était donc cruciale dans la reconstruction.

Enfin, le terme de révolution peut être utilisé dans un contexte plus populaire pour définir une émotion violente en réaction à des événements importants. Ce qui peut alors correspondre à la réaction aux changements dans les relations internationales ou contre les décisions d'un gouvernement. Cette

définition pourrait par exemple correspondre aux échanges de tweets entre le président Trump et Kim Jong Un. On parle très souvent de révolution, mais le sens n'est pas aussi fort qu'à l'origine. Ce qui demeure certain, c'est que la situation dans la péninsule coréenne a connu du changement, du mouvement ou une évolution.

Veillard Marie

***La saga de James Bond au cinéma : enjeux d'une adaptation dans un monde en constante
(r)évolution***

Depuis 50 ans, le monde a beaucoup changé ; des révolutions technologiques, sociétales, géopolitiques, culturelles... ont eu lieu. Cependant, on peut se questionner sur la pertinence d'appeler ces changements des révolutions. Une révolution se définit comme un changement brusque, comme une rupture franche et définitive. Or, existe-t-il véritablement des changements brusques et définitifs dans une société ? Ce qu'on appelle révolution n'est-il pas plutôt le fruit d'évolutions successives ? Parler de révolution, n'est-ce pas prendre une évolution à un moment précis ? La différence entre évolution et révolution n'est-elle pas alors qu'une question de point de vue ?

On retrouve ce questionnement dans la saga des James Bond. En effet, pour perdurer dans le temps et garder son public, ce que les James Bond ont réussi, en tant que plus longue série de l'histoire du cinéma (le premier James Bond, *James Bond contre Dr No*, est sorti en 1962 et, après vingt-quatre films, un nouveau James Bond est annoncé pour 2019), une saga doit s'adapter aux nouvelles réalités socio-culturelles. On constate ainsi un parallèle entre les changements présents dans une société et ceux que l'on retrouve dans une saga. On se demandera alors de quelle manière le questionnement du couple évolution / révolution se retrouve dans la saga de l'agent 007.

Si on regarde la série dans son ensemble, on constate un tel changement entre les premiers et les derniers Bond que l'on peut parler d'une révolution au cœur de la saga. En effet, les ennemis ne sont plus des Russes mais des terroristes aux multiples nationalités ; les crayons-bombes et autres gadgets électroniques ont laissé la place à des voitures invisibles et des ordinateurs ; les femmes ne sont plus des personnages périphériques sexualisés mais de véritables coéquipières de Bond. Bond lui-même semble avoir troqué son rôle de super-héros invincible et froid contre celui d'un personnage plus humain et sensible tant physiquement que psychologiquement.

Cependant, si on regarde plus précisément chaque film, on se rend compte que cette révolution s'effectue en réalité au fil d'évolutions successives, sans que l'on constate de ruptures complètes. Par exemple, *Casino Royale* (2006) peut se voir comme une rupture et un tournant : un nouvel acteur pour James Bond, une évocation de son passé, une véritable histoire d'amour, une absence de *happy end*... Cependant, ces changements étaient déjà en germe dans les films précédents. Le premier et le dernier James Bond constituent en ce sens les deux pôles d'un continuum. On constate ainsi que les changements liés à l'adaptation de la série aux nouvelles réalités socio-culturelles, s'ils peuvent se voir comme des révolutions d'un point de vue général, ne sont en fait que le fruit d'évolutions successives.

Ces évolutions constituent un véritable enjeu au sein de la saga. En effet, si cette dernière doit s'adapter aux nouvelles réalités socio-culturelles, elle doit également garder son identité et sa cohérence. Ainsi, quand des changements importants ont lieu dans la série, ils sont évoqués comme tels dans les films. La série glose sur sa propre nécessité de faire évoluer ses codes et personnages et justifie à la fois ses changements et ses continuités. Par exemple, dans *GoldenEye* (1995), Bond est critiqué pour sa décadence et ses manières d'un autre temps. C'est grâce à cette réflexivité que la série réussit à garder un équilibre entre évolutions et continuité.

Ainsi, en montrant la manière dont les James Bond ont intégré les évolutions sociales et les enjeux auxquels cela est lié, ma communication évoquera la porosité de la frontière entre évolution et révolution.